





Liliane Sillon

# L'homme du 5<sup>ème</sup> étage



## Du même auteur

- Il faut que je te dise*, collection privée 2007  
*René et Valentine*, collection privée 2008  
*Moi, Conseillère municipale*, Bookelis 2016  
*Histoires d'amour*, Bookelis 2018  
*Il n'y a pas si longtemps*, Bookelis 2018  
*Bob*, Bookelis 2019  
*Un thé au Lutetia*, Bookelis 2020  
*La fille du passeur*, Bookelis 2021



Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-9216-3

© Liliane Sillon

Aux termes du Code de la Propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication faite par quelque procédé que ce soit, pour tous pays, (reprographie, micro filmage, scannérisation, numérisation, ..) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droits ou ayants-causes est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L-335-2 et suivants du Code de la Propriété intellectuelle.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.





*Nul ne devrait jamais confier sa vie à autrui.  
Jón Kalman Stefánsson  
« Ton absence n'est que ténèbres »*

*Il faut être prêt à se débarrasser de la vie qu'on a prévue  
pour avoir la vie qui nous attend.  
Joseph Campbell*

*La vie est pleine d'absurdités qui peuvent avoir  
l'effronterie de ne pas paraître vraisemblables.  
Et savez-vous pourquoi ?  
Parce que ces absurdités sont vraies.  
Luigi Pirandello*

*Chacun d'entre nous porte en lui un inquiétant étranger.  
Les frères Grimm*



## PRÉFACE

2020

Je le vois tous les jours, ou presque. Seul, toujours seul.

Du haut de notre balcon devenu notre résidence secondaire depuis nos obligations de rester à quai, Covid oblige, je le vois arpenter notre parc. Il s'appuie sur une canne, se promène, le pas lent, le dos légèrement voûté, s'arrête, contemple une fleur, un arbre, un massif ou des enfants qui dessinent des marelles sur le bitume. Il repart, tranquille.

Il habite là, juste là, tout à côté, au cinquième étage.

Je le croise quelquefois arpentant notre rue sur laquelle s'ouvre notre lieu d'habitation, sacrifiant, l'un et l'autre, à l'obligation de faire quelques

courses, nous pliant à ce qui nous est juste permis, nous alimenter et renouer avec les pavés familiers de notre ville qui nous relie à la vie d'avant ! Nous nous saluons, un bonjour rachitique. Je lui souris, ou plutôt mes yeux lui sourient juste au-dessus du masque devenu obligatoire sur le bas de nos visages. Sa tête s'incline légèrement, son regard reste froid. Je le trouve énigmatique. Quel âge a-t-il ? Comment a-t-il rempli sa vie ? Son métier, ses amours, ses loupés et ses victoires ? Que pense-t-il de la route parcourue ? Des regrets, des remords ? comme nous en trimbalons tous !

Je l'ai baptisé « l'homme du 5<sup>ème</sup> étage ».

Au moment où j'écris ces lignes, je ne le connais pas encore mais il a tant à me raconter ! Je pars, confiante, à sa rencontre, impatiente, curieuse. Il ne sait pas que je vais raconter son histoire.

Je vous emmène ?

*Il était une fois* .... ainsi commencent toutes les histoires qui n'ont jamais eu lieu. Les mythes, les fables, les légendes. Ainsi vont les dits des mythes et des fables dans les pénombres de nos pensées.

*Il était une fois* .... formule rituelle entrouvrant sur un récit ainsi qu'une petite porte dérobée sur une arrière-cour ou un corridor secret. Que sait-on de ce qui a lieu dans la nuit du réel ? L'imaginaire est l'amant nocturne de la réalité.

*Il était une fois* .... est une ombre portée, une doublure de paroles et de mots plus fluides, mouvants.

*Il était une fois* .... semence du réel qui au matin oublie cet ensemencement pour n'en retenir que les traces visibles, palpables.

Il est des fois des personnages en errance qui n'en finissent pas de déambuler dans la nuit du réel, et qui transhument d'un récit vers un autre, sans cesse en quête d'un vocable qui enfin les ferait pleinement naître à la vie, fût-ce au prix de leur mort.

Il serait une fois des personnages qui se rencontreraient à la croisée d'histoires en dérive, d'histoires en désir de nouvelles histoires, encore et toujours.

*Sylvie Germain – Magnus*

*Il était une fois* .....

# L'homme du 5<sup>ème</sup> étage



- ça va Maurice ? t'as une visite aujourd'hui ?  
Maurice sourit, se plie au jeu.

Dès le premier jour, quand il était arrivé dans cette maison qui respirait les fins de vies, elle l'avait interpellé :

- t'as plus mal aux dents Maurice ?

Il avait protesté doucement :

- je ne m'appelle pas Maurice, je m'appelle René-Charles.

Elle l'avait regardé comme étonnée et avait continué :

- quand est-ce qu'on mange ?

René-Charles avait appris, quelques jours plus tard, que Suzanne avait eu un frère prénommé Maurice, mort jeune dans un accident de voiture, à qui elle parlait régulièrement à travers les hommes qui habitaient là, qu'elle croisait dans cette grande maison qu'on appelait pudiquement « Établissement d'Hébergement pour Personnes Âgées Dépendantes ».

René-Charles était rentré dans le discours et la vie étroite de Suzanne. Peut-être était-elle dans un cocon rassurant, protecteur, où rien ni personne ne pouvait l'atteindre, l'importuner ou l'agresser ? Allez savoir.

René-Charles prenait le rôle de Maurice. Il s'en amusait comme d'une distraction. Elle s'alarmait, le sermonnait quelquefois quand il la quittait :

- tu prends ta voiture ? fais attention Maurice, ne va pas trop vite.

Il lui répondait invariablement :

- ne t'inquiète pas, je reviens vite.

- t'as une visite aujourd'hui Maurice ?

Suzanne poursuivait :

- il y a longtemps que j'ai pas vu ma fille tu sais. Heureusement que vous êtes là Madame. Ah ! les enfants sont des ingrats.

Elle se tournait vers une femme aux cheveux teints, qui avaient dû être blonds, au sourire triste, qui tentait d'éveiller quelques souvenirs avec tendresse.

- mais je suis là Maman, je suis là. Je suis ta fille, Henriette.

Suzanne l'avait regardée, très attentivement, appliquée comme un enfant, puis elle avait ri :

- vous êtes une marrante, vous ! je sais très bien que vous n'êtes pas ma fille.

La femme se contenta de poursuivre :

- Charles est avec moi Maman, il vient d'obtenir son diplôme, il est avocat maintenant.

Elle avait fixé le jeune homme, à la recherche d'on ne savait quel temps disparu puis elle avait lancé :

- bien sûr, Charles, je le connais celui-là, c'est le fils de la Reine d'Angleterre.

et elle avait ri.

Charles, lui, avait souri. Sa jeunesse lui avait permis ce sourire, lui avait offert ce privilège, une force qui l'éloignait, le protégeait des pièges de l'âge. Sa mère, elle, la fille de l'aïeule avait essuyé sur sa joue un filet de larme égaré et persévérerait :

- Charles, ton petit-fils Maman.

L'aïeule, la femme perdue, avait de nouveau scruté le visage puis avait brusquement détourné la tête, comme irritée par des paroles insensées qui ne la concernaient pas. Puis, subitement, comme si un souvenir lointain avait pu franchir des strates et des strates de parois invisibles elle avait jeté :

- il n'a jamais rien fichu en classe.

Elle retourna dans son silence, son monde où un petit garnement collectionnait les dernières places de la classe. Elle ne saurait jamais que ce petit garnement deviendrait un brillant avocat. Une couche épaisse de plis que nul n'arrivait plus à franchir l'écartait ou la protégeait, le mystère restait entier, du monde extérieur qui l'avait fui depuis longtemps.

Les mots lui jouaient de mauvais tours, s'échappaient avec un pied de nez. Elle s'arrêtait tout-à-coup, pensive, la phrase restée en suspension, bloquée dans un dédale labyrinthique, là où les mots s'égarèrent, peinaient à trouver leur chemin à travers une opacité angoissante. Un enchevêtrement de mots, des mots collés, coincés, enroulés, enlacés dans des méandres de plus en plus capricieux. Des brèches

s'ouvraient, laissaient passer des mots en rangs serrés. Les mots tombaient, inanimés, dans une phrase aux forces déclinantes, telle une fleur fanée qui courbe la tête, accablée de ne plus être belle et désirée. Des phrases en morceaux, un puzzle épuisant. Certains dressaient des barricades d'où s'échappaient en silence des fragments de phrases inachevées.

Les mots se mêlent, s'entremêlent ou s'emmêlent, se rencontrent, se bousculent, se chevauchent, s'évanouissent en une pirouette, virevoltent, s'emballent, planent puis tombent, des mots qui bondissent, se figent, s'entrechoquent, se croisent, se démènent, s'enlisent, se disputent le premier rang, plongent dans la phrase, en ressortent dépités, recalés, d'autres y pénètrent, s'y pavanent, triomphants, des mots qui gambadent, insoucians du travail à accomplir, qui tournent, insaisissables, s'engluent, se précipitent en désordre puis se rétractent, s'agitent, s'impatientent, des mots qui s'imposent, s'affrontent, se toisent pendant que d'autres se fauillent ; certains s'écartent pour en laisser passer d'autres, assurément plus puissants, des mots s'échappent du troupeau, se retirent du marathon, de la course aux mots, épuisés, penauds, d'autres se cognent, entrent en collision, se fracassent les uns contre les autres, se disloquent, tombent en lambeaux, disparaissent dans les limbes, resurgissent puis se dispersent, retournent dans leur

coin en attendant leur tour, des mots qui s'enfilent sur le fil invisible d'un collier de perles, se détachent de la horde puis repartent, conscients de s'être trompés de phrase ou d'idée, et puis enfin les vainqueurs, fiers de leur succès pendant que d'autres repartent misérables.

Suzanne édifiait un échafaudage de mots qui s'écroulait tout-à-coup dans le désordre. Une ébauche de phrase semblait alors sortir triomphalement du chaos. Le tout à la vitesse de la lumière. Elle semblait s'absorber dans ses recherches. Elle percevait parfois un brouhaha dans sa tête. Le brouhaha des mots. Ils arrivaient en troupeau telle une foule bourdonnante. Ils couraient dans tous les sens au point qu'elle en avait quelquefois le tournis. Elle ne s'en offusquait pas, elle avait l'habitude. La phrase arrivait, gonflée de mots avec quelquefois un nom bizarre au milieu des autres ; elle se fabriquait avec l'intrus, ça n'avait pas d'importance. Suzanne souriait, triomphante, le mot complaisant et insolite comblait le vide, c'était bien suffisant.

René-Charles avait pris l'habitude de s'asseoir près de la femme insane. Elle le faisait rire, bien malgré elle.

Il fuyait les confidences des résidents glissées vers une oreille complaisante ou compatissante à l'écoute facile. Des histoires qui ne souffraient pas de failles, qui s'agrémentaient d'affabulations au fil du temps.

Certains essayaient de glaner des tourments dans les bribes de l'histoire de l'autre afin de se sentir moins seuls dans les tribulations de la vie ou d'échapper à ses propres nœuds gordiens. D'autres s'inventaient un passé idéal, des versions qui tenaient du roman à faire pâlir le voisin qui restait muet, les yeux à peine ouverts sur des évènements qui ne le concernaient pas. C'était ainsi le lieu du conte embelli de leurs vies qui se déformaient, se transformaient, se mouvaient, s'étiraient dans des souvenirs qui n'avaient qu'un seul droit, droit ou besoin d'avoir bien rempli ses années, se conforter dans l'illusion d'avoir su ne pas gaspiller son temps, d'avoir été heureux, ce besoin apodictique du bonheur des temps anciens au crépuscule de la vie qui s'invite quand la nuit commence à grignoter le jour en perte de vitesse qui finit par lâcher prise. D'aucuns, économes de discours qu'ils jugeaient inutiles, restaient muets, discrets, secrets, ne s'épanchant en rien sur leur passé.

Alors René-Charles préférait la présence de Suzanne. Oui, il riait avec elle. Soudain elle chantait La vie en rose ou entonnait les comptines de son enfance, Cadet Roussel ou Le chat de la mère Michel. Il attendait le moment où invariablement elle rirait aux éclats à la rime « *c'est le père Lustucru qui lui a répondu* » :

- tu t'rends compte Maurice, Lustucru, le père des nouilles.

Elle avait quelquefois le regard triste, baissait la tête. Il lui semblait qu'ils partageaient un désespoir qu'eux seuls connaissaient. Le jour le plus lumineux leur paraissait gris. Puis Suzanne se redressait, le regardait comme si elle attrapait le courage d'affronter tous les dangers qui se dressaient là, tout près, hors la sécurité de sa galaxie, esquissait un sourire, du moins c'est ce que René-Charles voulait voir. Il lui souriait, lui aussi.

Un jour il crut avoir mal entendu, il avait à peine distingué :

- la mort m'a oubliée Maurice.

Ce moment de désespérance, peut-être une lueur terrible et fugace, l'avait bouleversé. Suzanne avait regardé autour d'elle, comme perdue dans des murs inconnus, le regard tout-à-coup chargé d'angoisses inavouées. Puis elle regagnait son univers, dans sa confusion des heures, dans sa confusion des lieux, dans sa confusion des personnages d'un théâtre où elle n'avait plus sa place. Il aimait se perdre dans ce regard errant qui s'animait parfois puis repartait dans le royaume d'Alice au pays des merveilles. Peut-être.

Il y eut aussi ce moment où quelqu'un avait trimballé un vieux transistor dans les couloirs, elle avait demandé dans un chuchotement :

- c'est Radio-Londres ? fais attention.

Un autre jour ou plutôt une nuit, à deux heures du matin, elle avait demandé au veilleur de nuit, éberlué de la voir arriver tout habillée, de lui appeler un taxi :

- je vais voir ma fille.

Celui que tout le monde appelait Albert, gardien de cet espace où se détricotaient les vies à huit clos, ne la contraria pas. Il remarqua seulement qu'elle était pieds nus. Il la raccompagna dans sa chambre :

- je viens vous chercher dès que le taxi est là.

Le lendemain matin on avait retrouvé Suzanne dans son fauteuil, toujours habillée, toujours pieds nus. Elle dormait.

Un autre jour au moment du petit déjeuner elle avait appelé plusieurs fois « *au secours, au secours* » avait ajouté « *sauvez-moi, sauvez-moi, il faut sauver tous les vivants qui restent dans le bateau* ». Une aide-soignante l'avait calmée. Peut-être qu'un cauchemar ou une créature maléfique qui trottait dans sa tête l'avaient projetée sur le Titanic ? L'étrange impénétrable restait une exclusivité dans la vie de Suzanne.

Une autre fois alors que Lucien parlait de ses petits-enfants qui étaient arrivés d'Angleterre en Airbus, elle l'avait regardé, méfiante :

- un abribus ?

Et puis un jour de décembre, quand un sapin de Noël scintillant de guirlandes lumineuses, aux multiples boules brillantes, avait éclairé le grand salon, elle lui avait murmuré :

- t'en fais pas Maurice, Maman va venir nous chercher à Noël.

Il avait alors chuchoté à son oreille, ému :

- je sais Suzanne, Maman ne nous oublie jamais.

Suzanne avait abandonné l'idée d'encombrer le disque dur. La mémoire, lassée d'entasser du présent, avait posé des scellés devant sa porte. Quand elle avait constaté que certains petits malins qui revendiquaient leur place dans les tiroirs de la commode aux souvenirs s'acharnaient à briser le cachet de cire, elle construisit un mur. Très haut. Na ! Enfin elle aurait sa tranquillité, plus rien ni personne ne pourrait franchir l'épaisseur des murailles qui s'étaient élevées silencieusement au fil des mois. Devenue le sanctuaire des temps lointains, caparaçonnée contre toute agression nouvelle, bien au chaud avec les anciens, elle serait à l'abri des nouveaux venus, ces blancs-becs présomptueux qui prétendaient pouvoir l'assaillir de nouveau. La mémoire a fermé ses volets derrière le mur qu'elle s'est appliqué à élever. La bibliothèque est pleine, plus de place pour l'aujourd'hui ou l'hier encore proche. Elle ne pouvait plus stocker. Les capteurs avaient lâché prise. Ce palais des archives prenait le sombre des couleurs du soir.

- Maurice, je suis contente de te voir. Tu m'as manqué tu sais.

- je suis là maintenant, je reste avec toi.

Elle le regarde affectueusement. Il n'ose pas lui dire qu'il a passé l'après-midi tout à côté d'elle, elle assise à la table où il fait un tarot, elle qui observe. Il n'ose pas lui dire qu'il s'est absenté juste quelques minutes. Il s'est levé pour se dégourdir les jambes entre deux parties. Elle s'est attendrie quand il est revenu :

- enfin tu es là.

Suzanne voguait, tanguait sur le Léthé. Elle avait tout avalé, tout englouti et maintenant, là, elle ne pouvait plus rien ingurgiter, la moindre parcelle de temps ne passait plus au risque de la faire dégueuler.

René-Charles avait salué Henriette et l'avocat tout neuf d'un petit signe de tête, était sorti du salon et avait rejoint sa chambre. Aucun bruit. Le silence. Alors il poussa un peu le fauteuil pour l'entendre racler le sol, ça fait un bruit. C'est bon le bruit. Ça fait du bien.

Sa chambre, un numéro, la 222, le chiffre 2 pour le deuxième étage, comme dans les hôtels ou les hôpitaux, au choix. Même logique. 222, *facile à retenir* avait dit la directrice, Jacqueline Lambert, une femme très élégamment vêtue qui l'avait accompagné tout au long de la découverte de son futur lieu de vie, une femme au discours élogieux sur l'établissement dont elle avait la responsabilité, à la voix soyeuse et assurée, « *Voici votre studio, Monsieur Berthier,*

*plein sud* ». Elle avait dit studio. Elle n'avait pas prononcé le mot aux vibrations déplaisantes qui aurait pu heurter les tympanes sensibles du futur occupant « *votre chambre Monsieur Berthier* » ! René-Charles allait donc occuper un studio. La visite terminée, d'une pathétique rapidité, Jacqueline Lambert avait doucement refermé la porte. Elle avait pointé son index à l'ongle long manucuré d'un rouge violacé vers le numéro gravé sur une petite plaque en cuivre qui brillait sur la porte, tout en répétant : « la 222 Monsieur Berthier ». Subitement le studio prenait le genre féminin. Il avait frémi, il avait compris tout de même. Pour qui le prenait-elle ?

René-Charles avait apprivoisé ses douze mètres carrés ensoleillés qui étaient devenus son refuge, l'endroit à lui. Ses chers meubles l'avaient quitté, étaient partis occuper des maisons étrangères mais l'odieux était qu'ils n'étaient pas vraiment partis volontairement, ils avaient été victimes d'un enlèvement. Il avait sauvé, à des années-lumière de l'insensé du lendemain, et obtenu de haute lutte que la table ronde aux pieds tournés Louis-Philippe qu'il avait fabriquée vint s'appuyer contre un mur, l'un de ses abatants repliés. Il avait rassemblé quelques forces pour oser, exiger. Elle avait dû consentir à cette volonté de dernière minute.

Jacqueline Lambert avait observé ce couple bizarre, lui, le dos légèrement courbé, elle, beaucoup plus jeune, dont elle devinait l'autorité naturelle et

cauteleuse aux fermes injonctions. Elle avait l'habitude. Vingt-ans de métier. Elle en avait vu défiler des couples dont elle savait deviner les failles, les faux-semblants, les compromissions et puis ceux qui continuaient de se tenir par leurs mains fripées, se sourire avec amour, s'inquiéter l'un de l'autre, émouvants, attachants, touchants. Oui, elle savait. Elle l'avait regardée, elle, bien droite, la tête haute, quand elle était partie sans se retourner pendant que lui ouvrait sa valise posée sur le lit pour commencer à s'installer avec ce quelque chose de tristement brillant au fond des yeux. Elle avait dit doucement, calmement, bienveillante, on aurait pu soupçonner de la compassion :

- prenez votre temps Monsieur Berthier, prenez votre temps.

Il avait gardé de son métier des mains calleuses. Il prenait du plaisir à effleurer le plateau de la table du bout de deux doigts. Il passait et repassait sur le bois du meuble familier la paume de ses mains avec une telle sensualité qu'on l'imaginait caresser le corps d'une femme.

On ne savait plus à quel âge René-Charles avait eu cet amour du bois tellement cette passion semblait avoir toujours existé. Il était devenu menuisier puis ébéniste tout naturellement. Une table en formica eût été une trop grande souffrance pour l'occupant de la chambre 222.

Son profond fauteuil l'accompagna également, celui où son corps pouvait encore se lover dans la chaleur du passé, et puis sa table de nuit, du bois d'un fruitier, où flacons et tubes de médicaments avaient remplacé les bibelots, unique spectatrice du corps vieillissant qui s'allongeait près d'elle chaque soir. Là il dormait, ou plutôt tentait de dormir. Il fermait les yeux, partait vers ses ailleurs, ces heures perdues à jamais puis appelait l'inconscient pour combler le vide de la nuit. Oublier ! Oublier que le lendemain serait le jumeau d'aujourd'hui. Bien sûr les pensionnaires de ce drôle d'hôtel n'étaient pas abandonnés. Le personnel s'ingéniait à les entourer de leur prévenance, d'animations diverses. On les sollicitait, on leur proposait des activités, ateliers de mémoire, exercices d'équilibre ou des rencontres autour d'une lecture, d'un auteur qui rythmaient la fadeur des jours. Les conférences rencontraient toujours beaucoup de succès même si certains piquaient du nez. L'intervenant s'inspirait souvent de l'actualité du moment pour partir à la découverte d'un pays. Il y avait fort à faire avec le Proche et Moyen Orient. Il racontait la Jordanie et Petra la mystérieuse, une merveille bâtie dans les roches de grès rouge, rose, blanc par le peuple nabatéen, la Syrie et Palmyre plantée en plein désert, où l'on côtoie le règne des Omeyyades, le Krak des Chevaliers évocateur des croisades, l'Iran et Persépolis débordante de la puissance des

Achéménides, toutes ces dynasties aux noms fascinants. Ils étaient attentifs aux photos ou vidéos racontant l'histoire de ces pays merveilleux qu'ils ne pourraient plus atteindre avec des regards émerveillés d'enfants comme s'ils revivaient l'un des contes des Mille et Une Nuits, la caverne d'Ali Baba ou Aladin et la lampe merveilleuse de leur enfance. Ils oubliaient un instant le bain de leur solitude, semblaient se réjouir de partager ces moments. Certains évoquaient leurs voyages, les pays, les civilisations perdues. Oui, ils connaissaient. Ils avaient eu cette chance. Alors ils racontaient leurs aventures, leurs découvertes, heureux de retrouver leurs émotions pendant que d'autres s'assoupissaient, indifférents à la magie des voyages.

Un pêle-mêle de photographies dans des cadres en bois, sans dates, des personnages sans noms qui ne savaient plus raconter d'histoires, occupait le mur face au lit. Des silhouettes, figées, emprisonnées dans les images devenues leurs cages, aux regards qui le fixaient sans fin, aux sourires permanents, l'accompagnaient dans la maison aux souvenirs, lui soutirant un sourire ou lui arrachant une larme. Parfois une image s'animait quand sa fille venait le visiter c'est-à-dire rarement.

Mais son plus grand bonheur était le grand jardin arboré qui s'étendait devant lui. Avec lui il prenait

plaisir à suivre le fil des saisons. Il guettait l'apparition des jonquilles, des primevères, des crocus et des tulipes qui fêtaient le printemps, supportait les étés quand le soleil jetait insolemment ses lumières et ses chaleurs, en savourait les douceurs du soir, se languissait aux couleurs de l'automne en même temps que la nature se préparait à la dormance, foulait avec précaution les tapis de feuilles mortes aux teintes d'or ou rougeoyantes joliment mêlées, s'alanguissait avec les hivers au pouvoir insidieux de raccourcir le temps et d'alanguir les heures, attendait impatiemment que le solstice d'hiver lui rende l'allongement du jour et l'entraîne vers un renouveau comme s'il repartait, lui aussi, vers une renaissance. Il se baladait dans les saisons. Il aimait le bleuté de l'aube, quand le soleil jetait ses premières lueurs sur la rosée du matin. Il aimait l'orage, le ciel noir, déchiré, le ciel en colère qui n'en finissait pas de gronder, d'exploser. Il contemplait les nuages, les blancs à la marche lente, les gris obscurcis par les ombres de leurs voisins, les vaporeux, les effilochés, les laineux, les ridés, les sombres qui se balançaient lourdement dans un ciel grisaille, taciturne ; il savait que les noirs, menaçants, ne pourraient supporter plus longtemps leur charge, allaient craquer, s'ouvrir, se libérer du poids des eaux, ces larmes du ciel qu'ils allaient déverser, se débarrassant de ce lest, soudain soulagés pour une nouvelle balade, courir plus loin ; il les observait frissonner, se secouer comme un chien

mouillé s'ébroue et repartir, légers, vers d'autres cieux, tous flottants, aériens, insaisissables. Ainsi René-Charles vivait au rythme des nuages et des saisons.

On disait que René-Charles ne faisait pas son âge. Il souriait mais il grommelait « *je n'le fais pas mais je l'ai quand même* ». Il avait su contourner les obstacles de la vieillesse. Il avait gardé une belle allure. Grand, mince, un peu sec, osseux, le corps étroit, il s'était accommodé de quelques kilos astucieusement placés qui le séparaient de la maigreur. Il tenait tout d'un personnage effilé comme si le squelette s'était étiré vers le haut. En un mot René-Charles était longiligne et beau. Il gardait d'épais cheveux blancs qu'il portait jusqu'à la naissance de la nuque dégagée. Quelques fins sillons creusaient le visage ovale et le regard restait vif. Seul le dos se courbait, sans nul doute le vestige de la station debout inhérente à son métier comme quelques doigts déformés par l'arthrose se vengeaient du travail qu'il leur avait imposé. Il avait été étonné quand une fête avait célébré son quatre-vingt-dixième anniversaire. On était en 2014. René-Charles restait secret sur son âge sauf que, évidemment, la maison où il avait pris ses habitudes de vie connaissait tout de lui.